

La géographie à l'épreuve de l'exister

Luc Gwiazdzinski (*)

C. Younes, Olivier Frérot, 2016, A l'épreuve de l'exister avec Henry Maldiney, Hermman, pp.279-296

*Chemin du monde comme il vient...
et d'ailleurs la nuit par temps clair
on peut voir le phare de Grandville¹.*

Le philosophe Henri Maldiney (1912-2013) se définissait volontiers comme un « perturbateur² », troublant la bonne conscience scientifique. Exigeante et déstabilisante, sa pensée nous bouscule. Ses travaux qui explorent notamment les relations entre les hommes et l'espace, interpellent le géographe. Ils peuvent permettre une relecture ouverte de certaines approches et concepts d'une discipline en mutation qui investit notamment les échelles de la vie quotidienne de l'individu, les nouvelles spatialités, l'habiter, les mobilités, la marche, les temporalités, l'événementiel, les représentations, le sensible, les ambiances ou les nouveaux territoires de l'art et de la création. L'improbable rencontre entre Henri Maldiney et la géographie peut nous aider à « penser à même la chose » et ouvrir quelques pistes stimulantes pour la discipline. « Au large de tout Ici, sans ailleurs, toute rencontre est suspendue hors de soi, au péril de l'espace, dans l'Ouvert. » Celle du philosophe et des géographes aura peut-être lieu. Il est difficile d'en parler, sans en faire l'expérience.

I. Une émotion motrice

Le premier contact avec la pensée du philosophe Henri Maldiney a eu lieu dans, par et à travers l'émotion, cette expérience « qui ramène au réel ». Comment ne pas être séduit, perturbé et transformé – même à distance – par l'apparition de « l'homme d'une parole vivante », dans un film de Chris Younès. Sur les images, on voyait les mots se rassembler en un souffle. Mêlant la forme et le fond, la pensée semblait sortir du corps comme s'il s'était agi d'un accouchement. Le vieil homme assis était pensée et cette pensée un mouvement lisible pour l'autre. Jamais peut-être, sauf dans des échanges en face-à-face avec le philosophe Jean-Paul Dollé ou l'historien Theodore Zeldin, nous n'avions ressenti une telle impression, une telle présence.

Le philosophe séduit également par l'alternance et les liens tissés entre les sommets conceptuels et les anecdotes de la vie quotidienne comme celle de l'espace :

Demandez donc à un homme qui ne sait rien des définitions des philosophes ni des discussions des esthéticiens, à un homme de tous les jours debout dans un champ « qu'est-ce que l'espace ». Le premier moment de stupeur passé il fera un geste. Tout en répondant « je ne sais pas, il étendra les bras et il respirera plus largement³ ».

¹ Panneau perturbateur sur un chemin de Normandie.

² H. Maldiney, Regard, parole, espace, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973.

³ Ibid.

Il ajoute : « c'est le langage le plus réel, le seul qui énonce une situation. C'est celui de l'homme qui se découvre au milieu du monde et qui s'étonne d'en être le foyer. » C'est l'image qui nous est désor- mais renvoyée en permanence par l'écran de nos smartphones lorsque nous utilisons une application pour trouver notre chemin. L'individu contemporain est toujours au centre de la représentation, contrai- rement aux cartes routières traditionnelles sur lesquelles on circulait. Désormais on embarque le monde avec nous, centré sur nous, comme poussés à l'égotisme et à l'omphalomanie. Mais il n'y a là que signes et représentations en temps réel, loin de l'approche du penseur.

Comme d'autres, nous aurions aimé rencontrer l'homme « qui ne parle pas de mais parle avec » et évoquer avec lui l'actualité de cet « arraisonnement » technique du monde qui dégrade l'être et le circonscrit sous forme d'étant utilitaire.

Depuis cette première rencontre, les ouvrages d'Henri Maldiney ont rejoint les rayons de nos bibliothèques aux côtés d'autres auteurs non géographes comme Georges Perec, Pierre Sansot, Henry Lefebvre ou Michel de Certeau qui nous accompagnent pour explorer « une ville qui s'éprouve plus qu'elle ne se prouve ». Ce que nous saisissons de sa pensée déstabilisante, nous aide notamment à aborder différemment la complexité des relations de l'homme à son milieu et l'articulation espace-temps dans la ville.

Le géographe doit d'abord vous prier de bien vouloir l'excuser d'envahir sans autre forme de procès le terrain des philosophes. Outre son ancienne élève Chris Younès – à travers le film consacré à Henri Maldiney –, d'autres confrères l'y ont pourtant invité. L'ami Jean- Paul Dollé avait prévenu : « la géographie n'est pas une connaissance facile [...]. Il faut d'abord fendre les mots du monde, oser aller voir ailleurs⁴. » Henri Maldiney lui-même, dans une pensée exigeante et déstabilisante nous met en demeure d'ex-ister, c'est-à-dire au sens strict, « se tenir hors de soi, en avant de soi⁵ », dans l'ouverture. C'était le sens de l'atelier géo-chorégraphique « marcher et danser avec Henri Maldiney » d'août 2015 à Cerisy avec la chorégraphe Annick Charlot et ses danseurs de la compagnie Acte. C'est le sens de cette proposition sur les traces de celui qui déclarait : « C'est l'essence du sujet d'être contraint à l'impossible⁶. » Le présent exercice vise à organiser un premier dialogue entre la pensée de Maldiney et la géographie. Que les philosophes, les poètes et les artistes se rassurent : personne ne prendra le risque de mettre en équations, en graphiques et en cartes les mots de Maldiney. Personne ne cherchera à « cadastrer » sa pensée. On préférera l'invitation à la visite buissonnière, l'emprunt du chemin de traverse géographique et égotique et ses pauses.

Désarçonné, mal équipé, le géographe comme le philosophe bourguignon, a besoin de s'accrocher à des expériences personnelles, des anecdotes et des souvenirs comme autant de prises pour la pensée. Il faut donc partir braconner des éléments de la pensée d'Henri Maldiney et « bricoler » un peu au sens de De Certeau⁷ en nous appuyant sur les travaux du philosophe et

⁴ J.-P. Dollé, *Fureurs de villes*, Paris, Grasset, 1990.

⁵ H. Maldiney, *Existence, crise et création*, La Versanne, Encre marine, 2001, p. 76.

⁶ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Jérôme Millon, 1991.

⁷ M. De Certeau, *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1988.

l'analyse de passeurs comme Chris Younès⁸, Maria Villela Petit⁹, Michel Mangematin, Thierry Paquot¹⁰ ou Jean-Pierre Charcosset¹¹ auxquels il faut rendre hommage. Nous nous y risquons à nos dépens mais nous nous y engageons avec une certitude empruntée à Edouard Glissant : « Seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours¹². » « Fragilité maximale », disait Chris Younès. C'est aussi l'état d'une « pensée en mouvement » dans les pas d'Henri Maldiney qui travaillait ses manuscrits et ses concepts dans un processus d'augmentation permanent réussissant l'incroyable exploit – rapporté par ses disciples – de « dire toujours la même chose sans jamais se répéter ».

II. Une discipline en mutation

Si l'hypothèse d'une rencontre est posée, c'est qu'en ce début de xxie siècle, le géographe n'est plus le savant du Petit Prince de Saint- Exupéry, celui « qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts » et qui écrit « des choses éternelles ». Désorienté dans un système monde complexe à rotation accélérée où les cartes et les géographies se démodent très vite, le géographe contemporain sait qu'il doit changer de regard pour aborder la complexité des temps et des espaces et repérer les nouveaux arrangements à l'œuvre. Il connaît ses limites et a besoin de mobiliser d'autres compétences, savoir-faire et savoir-être notamment du côté des artistes et du sensible. Il sait qu'il doit quitter son laboratoire et se faire explorateur vers d'autres terrains et d'autres disciplines. Ce géographe aborde la philosophie et la pensée d'Henri Maldiney comme une terra incognita, curieux de ces échanges, de ces expériences et rencontres possibles.

On dit généralement aujourd'hui de la géographie que c'est « la science de l'espace ». On caractérise généralement l'espace du géographe¹³ par plusieurs éléments : une métrique, mode de mesure et de traitement de la distance ; une échelle, rapport de taille entre des réalités géographiques et une substance c'est-à-dire une composante non spatiale : acteurs, objets. Le rôle de la géographie est de les relier et d'étudier les liens entre eux, sachant que ces trois éléments ne sont pas fixes. Avant de devenir cette « science de l'espace », la géographie a connu d'autres époques et mobilisé d'autres concepts comme la région, les combinaisons ou le paysage. Avant le xixe siècle les géographes ont décrit la terre, l'arpentant ou non, et tenté de trouver des lois générales.

Dans la géographie vidalienne (1870-1970), la notion centrale fut celle de territoire régional associée à celle de paysages. C'est à partir des années 1960 que l'espace est devenu le concept central de la géographie « à la fois un liant entre objets fait de distances non nulles, une construction mentale, une construction sociale, un contenant et un contenu ». Depuis les années

⁸ C. Younès (dir.), Henri Maldiney. Philosophie, art et existence, Paris, Cerf, 2007

⁹ M. Villela Petit, « Espace et existence dans la pensée d'Henri Maldiney », in C. Younès (dir.), Henri Maldiney. Philosophie, art et existence, éd. cit. ; J.-P. Charcosset et B. Rordorf, Présent à Henri Maldiney, Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Amers », 1973.

¹⁰ T. Paquot et C. Younès, Le territoire des philosophes, Paris, La Découverte, 2009

¹¹ J.-P. Charcosset (dir.), Henri Maldiney : penser plus avant..., Actes du colloque de Lyon, 13-14 novembre 2010, Chatou, La Transparence, 2012

¹² E. Glissant, Interview au journal Le Monde, 2005.

¹³ J. Lévy et M. Lussault, Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Paris, Belin, 2013.

1960, le concept d'espace a bougé, abordé de manière différente à travers la production d'espace, l'analyse spatiale, la systémique et à travers le prisme de l'étude des territoires et des territorialités. L'espace est également abordé à travers la phénoménologie qui convoque quelques figures extérieures et mobilise quelques géographes : Abraham Moles¹⁴ et Edward T. Hall¹⁵ sur les « coquilles de l'homme » et les « bulles proxémiques » ; Éric Dardel¹⁶ dès les années 1950 sur « l'habiter »; Armand Frémont¹⁷ avec sa notion « d'espace vécu » développée sur le bocage normand, Yi-Fu Tuan¹⁸ sur le caractère distinctif de l'espace qui dépendrait des valeurs, significations et aspirations ressenties par l'homme, Augustin Berque¹⁹ sur la notion « d'écoumène », c'est-à-dire « la terre en tant que nous l'habitons. Plus encore en tant que lieu de notre être », pour expliquer les relations existentielles des humains à la terre : « de l'homme sur la terre et du terrestre dans l'humain ».

Pour nous, la géographie est d'abord et surtout une belle clé d'entrée vers la connaissance autour de quelques questions : « Qui », « Où », « Quand » et « Pourquoi », complétées par une « mise en perspective de la dynamique qui anime les pratiques humaines²⁰ ». La discipline réfléchit à partir des échelles et produit notamment des cartes, des représentations de la réalité emplies de signes.

III. Un besoin d'ouverture

Dans un contexte d'incertitude, chacun est à la recherche de nouveaux mots, de nouveaux concepts pour tenter de comprendre et d'expliquer les changements du monde, trouver les moyens de les accompagner ou d'y faire face dans le cadre d'une société qualifiée d'« hypermoderne » (Aubert, 2004 ; Lipovetsky, 2004), des individus instables et polytopiques.

Face à ces évolutions, notre discipline cherche à s'adapter pour observer et dire les espaces et les temps de la métropole, de « l'outre ville²¹ ». La science géographique en mutation investit notamment les échelles de la vie quotidienne de l'individu, les nouvelles spatialités, les mobilités, les temporalités, l'événementiel, l'expérimentation, les représentations, le sensible, l'émotion, l'esthétique ou les ambiances. Elle s'intéresse à des protocoles in situ comme l'immersion ou la marche, cette chute sans cesse rattrapée. Elle jongle jusqu'à la caricature des figures à la mode : ville en mouvement, ville en continu, ville événementielle, ville à la carte, ville ludique... Comme le philosophe, elle cherche du côté des artistes et de la poésie et s'inscrit parfois sans le savoir dans ses traces au centre ou sur les marges.

¹⁴ A. Moles et E. Rohmer, Psychosociologie de l'espace, Paris, L'Harmattan, 1998.

¹⁵ E. T. Hall, La dimension cachée, traduit de l'américain, Paris, Seuil, 1971.

¹⁶ É. Dardel, L'homme et la terre, Paris, Armand Colin, 1952 [rééd. Paris, CTHS, 1990].

¹⁷ A. Frémont, La région espace vécu, Paris, PUF, 1976.

¹⁸ Y. F. Tuan, Space and place, Londres, Arnold, 1977.

¹⁹ A. Berque, Être humain sur la terre, Paris, Gallimard, 1996.

²⁰ A. Bailly, Les concepts de la géographie humaine, Paris, Armand Colin, 2005.

²¹ R. Depardon, P. Virilio, D. Scofidio et M. Hansen, Terre natale. Ailleurs commence ici, Arles, Actes Sud, 2010.

IV. Quelques points communs

Attiré par le pari d'une belle rencontre, le géographe se raccroche d'abord à de petits objets ou à quelques pratiques communes avec Henri Maldiney et ses amis de la Triade, André du Bouchet et Pierre Tal-Coat. Le « carnet » du poète a son pendant chez le géographe qui, à l'exemple du philosophe, utilise parfois ses cours comme un laboratoire. Pour les deux, on ne peut oublier l'importance de la marche²² qui « redistribue en permanence les cartes, elle provoque des collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes²³ ». Il y a quelques années on aurait pu ajouter la page blanche semblable à la toile du peintre mais l'informatisation est passée par là.

Comme le philosophe qui goûtait une « phénoménologie de terrain », nous aimons « penser à même la chose » en éprouvant l'espace, hors les murs. Nous sommes plutôt d'une « géographie de plein vent », pour reprendre une expression de Lucien Febvre qui parlait également de « devoir de cité ». En ce sens, on peut faire un lien avec Guy Debord et les Situationnistes qui avaient déclaré « la formule pour changer le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres mais en errant²⁴ », érigeant la dérive et la psychogéographie en discipline et l'existence en une construction de « situations » : « Moment de la vie, concrètement et délibérément construit par l'organisation collective d'une ambiance unitaire et d'un jeu d'événements²⁵. » C'est sans doute en partie ce qui se joue partout dans le monde, des quais de Marseille 2013, capitale européenne de la culture, aux places des villes du Printemps arabe en passant par les zones à défendre (ZAD), les Indignados espagnols²⁶, Occupy Wall Street ou les occupations potagères que nous observons. Dans la fabrique de ces situations, territorialités temporaires, mobilisations artistiques ou mobilisations citoyennes l'espace public – au sens politique, architectural et lieu du « faire » – est une épreuve, un lieu d'expérimentation, où chacun ne se contente pas de vivre mais s'engage avec le corps, une territorialité temporaire qui permet d'habiter au sens d'exister, de faire l'expérience de la présence en un lieu.

Comme le philosophe, nous nous sommes également intéressés à la nuit²⁷ à la fois « moment et espace de l'indéterminé » : « les limites des êtres et des choses s'y dérobent et, avec elles, se dissout le principe d'individuation²⁸. » C'est la nuit que « Tout fait retour à ce qu'Anaximandre appelle *apeiron* : l'illimité, indéfini, intraversable ». Comme lui, nous avons l'impression d'avoir connu « la route qui n'en finit jamais d'exister, toujours à l'état naissant » en vivant et en l'habitant²⁹. Comme le philosophe et avec lui, nous avons pu constater que les émotions nous ramenaient au réel, « ce qu'on n'attendait pas³⁰ ».

²² L. Gwiazdzinski, « Un possible voyage », in P. Gras (dir.), Villes et voyageurs, Paris, L'Harmattan, 2007.

²³ P. Sansot, Chemins aux vents, Paris, Payot, 2000.

²⁴ G. Debord, « In girum imus nocte et consumimur igni », in Œuvres cinématographiques complètes, Paris, Gallimard, 1994.

²⁵ Id., Rapport sur la construction des situations..., Paris, Internationale situationniste, 1957, p. 21.

²⁶ L. Gwiazdzinski, « Néo-situationnisme dans l'espace public », Strada, n° 34, 2015, p. 28-31.

²⁷ L. Gwiazdzinski, La nuit dimension oubliée de la ville, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2005.

²⁸ H. Maldiney, L'art, l'éclair de l'être, Seyssel, Comp'Act, 1993.

²⁹ L. Gwiazdzinski et G. Rabin, Si la route m'était contée, Paris, Eyrolles, 2007.

³⁰ H. Maldiney, Aux déserts que l'histoire accable. L'art de Tal-Coat, Paris, Cerf, 2013.

Enfin comment ne pas s'intéresser à la réflexion d'un homme dont Anne de Staël dit : « il fallait toujours qu'il invente et prenne un nouveau chemin ». Voilà pour l'émotion et quelques points d'accroche.

V. Une rencontre improbable

Au-delà de la seule émotion, la rencontre entre le philosophe et le géographe n'était pas évidente même si nombreux sont ses textes et ouvrages qui évoquent l'espace. Les difficultés ne manquent pas quand il s'agit d'établir les correspondances, de comparer les définitions et d'établir le dialogue.

Il faut d'abord rappeler que la géographie est une discipline scientifique qui tente d'objectiver là où Henri Maldiney réfute la séparation instaurée entre sujet et objet et affirme poétiquement : « Nulle distance entre le monde et l'homme, entre cette pluie cosmique où Cézanne respire la virginité du monde et cette aube de nous-même au-dessus du néant. »

Le géographe semble bien démuni pour travailler sur le « hors lieu » et « l'instant sans date » du philosophe. Chez Henri Maldiney, même les montagnes ne sont pas localisées : « Le Cervin surgissant n'est pas localisé dans l'espace ; il meut l'espace unique de tout ce qui a lieu³¹. »

Autre difficulté, nous appartenons à une discipline qui a longtemps mis à distance le sensible et le sentir, une discipline qui a souvent trouvé refuge loin du terrain et de l'expérience dans la fausse certitude des équations et des modélisations. Or ces dimensions sont au cœur de la réflexion du philosophe.

Henri Maldiney a développé une pensée de l'espace comme tension existentielle en opposition à des philosophies qui l'abordent comme espace de représentation ou qui ont mis l'accent sur le projet et l'activité. Il insiste sur la racine du mot « espace » – spes – qui désigne l'espoir et l'attente et pointe le sens du « lieu », dimension inaliénable de l'existence. C'est « l'espace du paysage », l'espace non objectivé, non étalé devant, mais centré à partir de l'ici où je suis. En ce sens, il se démarque de la géographie. Pour lui, la correspondance entre le sentir et le paysage se vérifie à condition précisément de ne pas confondre l'espace du paysage avec l'espace déjà balisé et accommodé aux intérêts humains, déjà objectivé de la géographie.

La géographie est la science qui étudie avant tout les dimensions spatiales du social. Elle analyse notamment la manière dont les sociétés jouent de l'espace pour s'organiser et se structurer. La question de la géographie contemporaine est la suivante : « Y a-t-il de la distance ? » Si, pour une problématique donnée, la réponse est positive, cela signifie que l'approche géographique est pertinente. Le problème est que là où nous mettons de la distance, Henri Maldiney semble mettre du vide, du vide-plein. Il parle de proche et de lointain en donnant une autre signification à ces mots. Pour lui, « la relation proche-lointain n'a rien à voir avec la mise en rapport après coup de deux zones de l'espace et du temps objectifs, séparées par une distance

³¹ Id., Ouvrir le rien, l'art nu, La Versanne, Encre marine, 2000.

préalablement instituée. Elle est, à l'origine de la spatialité et de la temporalité du sentir, la tension même de l'éveil auprès des choses, de l'être là³² ».

De nombreux géographes œuvrent dans l'aménagement du territoire, une approche de la maîtrise de l'espace par la technique, accordant toute l'importance au construit face au vide et à l'interstice à combler. Pour Henri Maldiney par contre : « c'est l'ouvert qui est au fond le plus grand secret. » « Quand l'espace est un champ d'administration, écrit-il, il n'est plus habité ni habitable. Il n'est plus un lieu. Habiter, c'est à chaque instant bâtir un monde où avoir lieu d'être. Bâtir, c'est gouverner, non administrer. »

Le philosophe répète que « le réel, c'est toujours ce qu'on n'attendait pas. Mais quand l'inattendu se produit, on le découvre comme toujours déjà là », alors que nous passons notre temps à dire à nos étudiants que la réalité n'existe pas, qu'il n'y a que des représentations. Henri Maldiney estime que « l'espace du paysage ne se dévoile en son essence, en sa vérité que mis en œuvre, autrement dit dans une œuvre d'art³³ ». Il préfère assurément le peintre et le poète au géographe et doit exécuter la carte.

Pour lui, la limite n'est pas un obstacle, une borne. La proposition est difficile à aborder pour les membres d'une discipline à qui l'on demande souvent de définir les territoires pertinents et d'en tracer les limites.

Quand le géographe réfléchit au rythme, il pense le plus souvent avec Aristote que « le rythme est l'ordre du temps ». Pour Henri Maldiney, il s'agit de ne pas confondre le rythme et la cadence, le mouvement et le métronome. Le rythme ne serait pas objectivable, pas représentable. Nous ne l'avons pas devant nous. Nous sommes au rythme, c'est-à-dire que nous sommes non seulement engagés en lui mais nous existons rythmiquement. Il prend l'exemple de la vague, de sa forme en constante formation. Sa montée et son déferlement ne se succèdent pas, ils passent l'un dans l'autre, se nourrissent l'un de l'autre.

Le temps qui s'écoule entre deux intervalles n'est pas amorphe. Le rythme qui génère son propre espace-temps n'a pas la nature d'une forme achevée mais d'une « transformation constitutive » qui n'a pas la « stabilité circonscrite » du signe ou de l'icône. Il aurait sans doute pu dire : de la carte. « La formation d'une forme est une mutation de l'espace-temps : elle est rythme. Ici à nouveau se fait jour la définition déjà donnée du rythme : une transformation de l'espace-temps en... lui-même³⁴. »

La proposition n'est pas évidente pour le géographe qui cherche à représenter. Alors que le premier s'essaie avec difficultés à l'analyse chronotopique³⁵ et à la rythmanalyse³⁶, le phénoménologue lie en permanence temps et espace, espace habité et temps vécu, et explore les structures spatiales et temporelles de la présence. Le rythme dont il parle ne doit plus être confondu avec la cadence ou la mesure mais désigne la forme dans l'instant, improvisée,

³² Id., *Penser l'homme et la folie*, éd. cit., 1991.

³³ C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, éd. cit., p. 50.

³⁴ H. Maldiney, *Art et existence*, Paris, Klincksieck, 1976, p. 183.

³⁵ L. Gwiazdzinski, « Face aux nouveaux régimes temporels métropolitains. Les pistes du chrono-urbanisme pour une ville malléable », *Urbia*, n° 16, Lausanne, Observatoire universitaire de la ville et du développement durable, 2014, p. 179-192.

³⁶ H. Lefebvre, *Éléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse, 1992.

momentanée et modifiable. Pour lui, la forme est le rythme du matériau. En cela par contre on peut dire que l'architecture et le territoire sont faits de rythmes : plein-vidé, dedans-dehors, proche-lointain, ouvert-fermé.

Par ailleurs, nous vivons dans une société qui « nie les rythmes, les voile et les refoule³⁷ », tente d'occuper les vides et les vacances par une activité continue 24h/24 et 7j/7³⁸, tuant de la sorte la possibilité du rythme. La ville en continu spatial et temporel, la ville qui détruit la campagne et le repos ne permet pas le déploiement de l'exister si cher au philosophe. Autre difficulté : pour le philosophe, la forme n'est pas logée dans l'espace mais elle l'habite. « La forme est le lieu de rencontre de l'organisme et de l'Umwelt³⁹. » Elle n'est pas un étant, un quelque chose : elle est trajet, sentir, se mouvoir, le propre d'un existant toujours en précession (en avant de ce qui précède). Il est donc difficile de la localiser et de la représenter comme s'évertuent à le faire les géographes en produisant des cartes emplies de signes.

Chris Younès a notamment montré qu'« Henri Maldiney était davantage un penseur de l'espace et du lieu que du territoire⁴⁰ ». Cette remarque se fait à un moment où la discipline géographique délaisse un peu le concept d'espace pour ré-investir celui de territoire. Enfin, si l'on devait encore montrer la distance entre la géographie et le philosophe on pourrait ajouter que le philosophe a peu abordé la question de la ville qui constitue pourtant désormais l'espace de vie de la majorité des habitants de la planète, « le milieu humain par excellence⁴¹ ».

La rencontre entamée par l'émotion n'est donc pas si aisée. Plusieurs géographes auraient pu dialoguer avec Henry Maldiney mais un seul sans doute l'a lu. En parcourant l'œuvre d'Henry Maldiney, il est impossible de ne pas penser à Éric Dardel (1899-1968) dans *L'homme et la terre* (1952). Malgré ces difficultés, une rencontre est possible autour de quelques mots qui peuvent mettre en tension la discipline géographique d'un point de vue théorique et pratique.

VI. Des apports théoriques

De nombreux mots et concepts utilisés par le philosophe renvoient à la discipline géographique, parmi lesquels « l'habiter » occupe une dimension centrale. Pour lui « le propre de l'homme est d'habiter ». Cela « consiste à exister » et « exister revient à faire l'expérience de la présence en un lieu, c'est-à-dire combiner ce qui relève de la temporalité destinale et de la temporalité orientée ». « Le réel » est « ce à quoi nous avons ouverture » en cet étrange lieu désigné par le y du « il y a »⁴². Pour lui, le lieu est donc un réel en tant qu'existential. Dans cette approche, le rythme est l'articulation de cette ouverture et l'expérience entre un individu et un lieu apparaît comme une rencontre. Par ailleurs, il opère une distinction radicale entre l'esprit et la vie organique. Ce qui ne se fait pas par soi, ce qu'un moi quelconque projette de sa pensée est faux⁴³. La « présence » serait le plein de ce vide, à la fois dans le temps et dans l'espace ; l'«

³⁷ C. Younès, « Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace », in T. Paquot et C. Younès, op. cit., p. 283.

³⁸ C. Younès, « Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace », in T. Paquot et C. Younès, op. cit., p. 283.

³⁹ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, éd. cit., p. 71.

⁴⁰ C. Younès, « Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace », art. cit., p. 275.

⁴¹ C. Younès et B. Goetz, « Mille milieux », *Le portique*, n° 25 [en ligne], 2010

⁴² H. Maldiney, *Art et existence*, éd. cit., p. 24.

⁴³ Id., *Penser l'homme et la folie*, éd. cit., 1991.

expérience » peut avoir lieu à différentes échelles « de l'habitation au monde », comme le dit Georges Perec⁴⁴. La ville, le territoire seraient donc des endroits et des moments potentiels de cette présence. Au-delà de cette première tentative d'appropriation, certains mots et concepts peuvent aider le géographe, augmenter sa compréhension du monde :

- Le premier mot est naturellement l'habiter. « Habiter n'est pas être logé dans... n'est pas être incrusté, inséré. Habiter n'est pas loger. Habiter un espace, c'est être présent à lui et y être présent à soi... hors de soi-même⁴⁵. » Dans les années 1950, le géographe Éric Dardel (1952) avait déjà montré que l'habiter n'était pas du logement mais un mode de connaissance du monde et un type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace. Ce n'est que récemment que cette acception est revenue en géographie, notamment avec les travaux d'Augustin Berque : « La terre n'est pas uniquement l'environnement indispensable à notre vie biologique, comme elle l'est pour toutes les espèces vivantes de la biosphère. Elle est comme écoumène, la condition qui nous permet d'être humains. Sans écoumène, nous serions comme les animaux⁴⁶. »
- Le lieu. « Ce n'est pas un milieu inerte. Il signifie une place, une région. Sa racine signifie que c'est là où l'on est parvenu, là où l'on veut aller⁴⁷. » Espace habité, il implique à la fois une centration ponctuelle et une tension entre proche et lointain, ainsi qu'entre différentes formes de temporalités, comme l'explique Chris Younès en évoquant notamment les saisons. C'est ce que nous vivons avec nos GPS. Cet « agencement » pourrait augmenter la notion usitée de « chronotope » désignant « les lieux de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle⁴⁸ ».
- L'événement. L'événement n'est pas « ce qui se produit dans un monde, il ouvre un monde ». Il n'y a événement que quand il y a rupture. On est loin de l'approche de « la ville événementielle⁴⁹ » et de la répétition annuelle des rassemblements festifs métropolitains.
- Le sentir. L'humain n'est pas dans le monde, il habite le monde, dans une familiarité, une manière de se « comporter à ».
- La notion d'*Umwelt* permet d'appréhender dans quelle mesure le monde du vivant est caractérisé par « une tonalité affective existentielle propre » qui est anté-objective. Nous vivons au sein de la nature, de l'environnement comme dans notre habitation et non en dehors et à distance. Le *Umwelt* est opposable au « spectacle » dénoncé par Guy Debord.
- L'expérience. Maldiney renvoie à notre expérience ordinaire de l'espace dans une « tension entre le proche et le lointain » et opère une distinction riche entre le chemin et la route, l'espace du paysage et l'espace géographique, la limite et l'illimité, l'expérience sensible et l'expérience du sensible.
- Le mouvement. Avec lui, la forme du mouvement n'est pas celle d'une translation dans l'espace mais « le lieu de rencontre – lui-même mouvant – d'un organisme et de son

⁴⁴ G. Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.

⁴⁵ H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, éd. cit., 1991.

⁴⁶ A. Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

⁴⁷ C. Younès, « Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace », art. cit.

⁴⁸ L. Gwiazdzinski, « Chronotopies – l'événementiel et l'éphémère dans la ville de 24 heures », *Bulletin de l'association des géographes français*, n° 3, 2009, p. 345-357.

⁴⁹ Id., « La métropole intermittente. Des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Cidades, Revista científica*, vol. 8, n° 13, 2012, p. 318-335.

Umwelt ». C'est un point important dans une société de mobilité dont il nous faut désormais « apprendre à habiter les espaces et les temps⁵⁰ ».

- Le vide. Pour Henri Maldiney, le vide, celui d'une place, d'une rue, n'est pas un intervalle délimité par du plein mais un lieu plein-vider qui accueille la rencontre⁵¹. Le vide est un moment du souffle. Les blancs imposent l'écart qui permet la rencontre. Toujours en décalage avec l'approche géographique, vide et plein sont ici en fonction pas en représentation. Mais le concept peut permettre un enrichissement de l'approche classique des espaces publics de nos cités.
- La rencontre : « rencontre entre existants, entre êtres qui se tiennent dans l'ouverture en avant d'eux-mêmes » (Maldiney, 2007). La rencontre est le refus de l'objectivation. Il y a une distinction radicale à faire entre deux conceptions de l'être : ce sur quoi nous pouvons opérer ; ce sur quoi nous avons ouverture. « Nous pouvons opérer dans un monde d'objets et cela nous met dans un état de pouvoir et de puissance. Tandis qu'une ouverture ne nous donne aucun pouvoir sur les choses. » Exister suppose la capacité d'accueillir l'événement, de se laisser mouvoir par lui, transformé par lui tout en le transformant, ou en le configurant. Exister n'est rien d'autre que ce double mouvement d'accueil d'une altérité radicale qui nous transforme tout en étant transformée. Liant l'espace et l'existence, Henri Maldiney nous invite à « exister », à « être » perpétuellement en présence, en avant de soi, de manière à ce qu'une ouverture ait lieu, à faire l'expérience de la présence en un lieu qui devient bien davantage qu'un point sur une carte.
- Enfin la notion de Surgissement qui naît du vide ne peut laisser le géographe indifférent. Notre surgissement n'est pas le Cervin mais le mont Aiguille dans mes Alpes françaises quand il apparaît au détour d'un chemin ou les chevaux qui surgissent un matin dans le secteur de la Busserine dans les quartiers nord de Marseille à l'initiative du théâtre du centaure avec le Merlan scène nationale⁵².

Son approche a beaucoup à apporter à la géographie autant d'un point de vue conceptuel que méthodologique, notamment autour des dépassements successifs qu'elle permet des divers déterminismes : naturel, historique, économique ou social.

VII. Un compagnonnage quotidien

Les réflexions du philosophe nous accompagnent à la fois dans les activités de recherche et dans la formation universitaire. Henri Maldiney nous déstabilise et nous conforte. On aime sa formule : « Ne cherchez pas ! Travaillez ! » Il nous renvoie vers une dimension jamais finie, faisant de notre posture de géographe un terrain d'aventure sur un chemin non tracé d'avance :

- Sa réflexion nous accompagne sur le terrain dans l'éprouver ensemble et l'expérience loin des laboratoires pour « penser à même la chose ». C'est cette épreuve qui permet d'habiter au sens d'exister, c'est-à-dire de faire l'expérience de la présence en un lieu – pas un simple endroit que l'on peut désigner sur une carte. Pour une étude de territoire,

⁵⁰ Id., « De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée. Vers un néo-situationnisme », in F. Sherrer et M. Vanier (dir.), *Villes, territoires, réversibilités*, Paris, Hermann, 2013, p. 205-219.

⁵¹ C. Younès, « Henri Maldiney et l'ouverture de l'espace », art. cit., p. 283.

⁵² [<http://www.merlan.org/accueil/detail/busserine/>].

notre premier acte est d'aller loger et vivre sur place en résidence, à la rencontre de celles et ceux qui résident là⁵³.

- Ses réflexions nous accompagnent dans l'enseignement comme lieu de recherche quand la « rencontre » avec les étudiants a lieu dans un amphithéâtre ou sur d'autres terrains.
- Il est là dans la marche et dans le mouvement pour éprouver la ville avec le corps⁵⁴ comme nous le faisons dans les protocoles de marche autour de Paris⁵⁵ ou dans les traversées nocturnes de villes d'Europe⁵⁶.
- Henri Maldiney n'est jamais loin dans l'expérience collective transdisciplinaire à travers la mise en place de dispositifs in situ permettant de laisser advenir l'événement, la rencontre, comme les ateliers de l'imaginaire⁵⁷ à Grenoble, les laboratoires géo-artistiques⁵⁸ au théâtre du Merlan avec Yann Lheureux à Marseille ou les ateliers géo-chorégraphiques⁵⁹, avec la compagnie Acte d'Annick Charlot à Lyon ou Philippe Saire à Lausanne⁶⁰.
- Même chose quand nous abordons le sensible avec les artistes dans l'observation croisée des systèmes urbains et la fabrique de la ville éphémère et des espaces publics.
- Il est naturellement présent dans la question d'habiter le temps et le mouvement de la chronotopie ou du chrono-urbanisme, ou quand nous tentons de représenter de manière spatiotemporelle, j'ai une pensée pour Henri Maldiney...

VIII. Des pistes à explorer

Puisqu'Henri Maldiney nous dit : « J'existe le monde à travers l'espace que j'y ouvre », le géographe ne peut s'empêcher de se demander quoi en faire. Dans la ville « lieu de maximisation des interactions » (Claval, 1982), ses travaux ouvrent différentes pistes de recherche. On peut d'abord regarder du côté de l'observation. S'il paraît difficile de représenter « l'exister », la forme avant le signe, on peut sans doute chercher à localiser le « y être » s'il y a lieu. On pourrait essayer de comprendre pourquoi le « génie du lieu », pourquoi le « y être là » opère là et non ailleurs, et repérer les constantes.

Autrement dit, il s'agirait de comprendre pourquoi ces « organisations de l'énergie » en avant de nous, pourquoi ces « agencements » ont lieu là et pas ailleurs. L'habitabilité du monde est un chantier face à « l'extension des territoires du rien⁶¹ ».

On peut également explorer les pistes ouvertes pour l'aménagement des temps et des espaces de la ville. Le but et la prétention pourraient être de préparer l'espace pour accueillir l'exister et le favoriser. On peut également apporter de l'attention, « prendre soin⁶² » de la vacance et des

⁵³ Voir notamment les travaux des étudiants du master « Innovation et territoire », [www.masteriter.fr].

⁵⁴ L. Gwiazdzinski, « Exister la nuit. Petit éloge des corps à corps urbains », *Projet*, n° 37, 2014, p. 27-28.

⁵⁵ G. Rabin et L. Gwiazdzinski, *Périphéries. Un voyage à pied autour de Paris*, Paris, L'Harmattan, 2007.

⁵⁶ L. Gwiazdzinski, *Nuits d'Europe. Pour des villes accessibles et hospitalières*, ministère des Transports, UTBM Éditions, 2007.

⁵⁷ [https://www.youtube.com/watch?v=dG-t89qXoC0].

⁵⁸ [http://www.merlan.org/programmation/detail/laboratoire-geo-artistique/].

⁵⁹ [https://www.youtube.com/watch?v=NC2aORG4FGg].

⁶⁰ L. Gwiazdzinski, « Géo-chorégraphies. Les nouvelles danses de la ville », in P. Saire, *Cartographies*, Compagnie Philippe Saire, Genève, Éditions A.Type, 2013, p. 49-57.

⁶¹ J.-P. Dollé, *Le territoire du rien ou la contre révolution patrimonialiste*, Paris, Lignes, 2005.

⁶² V. Chagnon, C. Dallaire, C. Espinasse et É. Heurgon, *Prendre soin. Savoir, pratiques, nouvelles perspectives*, Paris, Hermann, 2013

espaces « vides-pleins » pour faciliter la rencontre face au comblement, à la saturation des espaces et des temps. Enfin, on peut travailler l'accueil des espaces et leur hospitalité potentielle, afin de développer leur capacité à accueillir la rencontre et l'exister.

Plus loin, le croisement de la pensée d'Henri Maldiney sur la rencontre avec la géographie et avec la ville permet d'imaginer le dialogue avec d'autres mots.

- On peut imaginer fécond le croisement de la pensée de Henry Maldiney avec la « sérendipité » ou « hasard heureux » cet « état d'esprit à cultiver pour faire des trouvailles⁶³ » – mais souvent refoulé par les chercheurs qui ne veulent pas être considérés comme des chercheurs par hasard – qui peut favoriser les rencontres dans une société de plus en plus rationalisée aux chemins tracés.
- On peut penser le croisement avec « l'espace public » au sens politique défini par Hannah Arendt « La politique prend naissance dans l'espace-qui-est-entre-les-hommes⁶⁴ » à travers la proposition des blancs et des vides qui imposent l'écart qui permet la rencontre, des vides et des pleins en fonction, pas en représentation, mais aussi le croisement avec « les espaces publics » au sens architectural.
- On peut également imaginer le croisement de la pensée du philosophe avec « L'improvisation » contre l'aménagement technocratique en écho aux réflexions de Kracauer : « La valeur des villes se mesure au nombre des lieux qu'elles réservent à l'improvisation⁶⁵ », et en lien notamment avec les travaux d'Olivier Soubeyran.

Au-delà, la rencontre de l'approche phénoménologique d'Henri Maldiney et de la géographie ouvre de nombreuses possibilités et croisements en posant l'homme, cet être à la « temporalité spatialisante » au centre des constructions spatiale, sociale et temporelle de la réalité géographique. Le philosophe met la géographie et les pratiques du géographe à l'épreuve de l'exister. Il nous permet de proposer « exister la ville » comme façon d'ouvrir les virtualités de l'espace urbain en liant l'espace et l'existence, nous invitant à « être » perpétuellement en présence, en avant de soi, de manière à ce qu'une ouverture ait lieu. Il nous invite à faire l'expérience de la présence en un lieu qui devient bien davantage qu'un point sur une carte. On existe donc la ville et le territoire « à travers l'espace qu'on y ouvre » et conscients de la rareté de l'expérience : « exister » n'arrive pas tous les jours.

Il permet d'aborder la ville comme un « ouvroir d'humanité potentiel » pour paraphraser l'Oulipo. Enfin, face aux discontinuités de l'exister, ses réflexions permettent d'esquisser les contours d'une « géographie situationnelle » de l'ici et du maintenant, qui s'intéresse aux spatialités et agencements temporaires et discontinus d'un habiter qui prenne la forme de l'archipel et de l'intermittence. Il conforte l'aménageur à imaginer un « urbanisme temporel et temporaire⁶⁶ » chargé de penser et d'organiser ces événements, spatialités et territorialités temporaires (festives, artistiques, politiques...) comme de nouvelles formes et figures de la métropole intermittente⁶⁷.

⁶³ P. Van An del et D. Bourcier, De la sérendipité. Leçons de l'inattendu, Chambéry, L'Act Mem, 2008.

⁶⁴ H. Arendt, Qu'est-ce que la politique ?, Paris, Seuil, 1995.

⁶⁵ S. Kracauer, Rues de Berlin et d'ailleurs, Paris, Gallimard, 1964.

⁶⁶ L. Gwiazdzinski, « Temps et territoires. Les pistes de l'hyperchronie », Territoires 2040, DATAR, 2012, p. 75-97.

⁶⁷ Ibid.

IX. Maldiney géographe ?

Pour répondre à cette question première, nous ne nous risquons pas à une « synthèse gouvernementale ». La présence de « hauts lieux » comme le Cervin ou la Sainte-Victoire dans l'univers du philosophe ne suffit assurément pas pour faire d'Henri Maldiney un géographe. Par contre, l'invitation à « l'habiter » renvoie à des approches actuelles en géographie et le glissement vers « l'exister » est une piste stimulante pour une discipline en mutation.

Il n'est pas facile d'accéder à la pensée du philosophe qui nous enveloppe et de dénouer les liens inextricables de cette pensée avec le logos. Il nous conduit parfois là où l'on ne voulait pas nécessairement aller et nous avons souvent du mal à le suivre. À peine pense-t-on avoir saisi un fragment que déjà il nous échappe. Il faut ruser, éprouver, prendre les chemins de traverse, faire un pas de côté et éviter de regarder en face comme on le fait parfois pour observer les étoiles. Cette expérience reste délicate dans des institutions pourtant « à bout de souffle⁶⁸ ». Elle est plus probable dans l'éprouvé d'un entre-deux spatial et disciplinaire et le lâcher-prise d'une expérience. L'épreuve n'est assurément pas négative et elle enseigne. L'espace du livre – signes, paroles, textes – qui tente ici d'en retracer la richesse saura peut-être dégager la marge, créer les blancs, les vides qui susciteront la parole.

Par facilité on pourrait emprunter aux philosophes de l'urbain pour conclure en forme d'ouverture en déclarant qu'Henri Maldiney est un « orienteur⁶⁹ ». « Il vous invite à sortir de n'importe quel système, qui soi-disant vous protège pour tester vos sens, pour faire sens, pour donner sens, c'est-à-dire tester une position, comme le marin fait le point et évite le naufrage. » Mais dans une approche « dialogique⁷⁰ », nous aurions pu dire tout le contraire tant sa pensée contribue à une « désorientation positive » et ouvre à l'infini du monde comme le dit si joliment Patrick Chamoiseau.

À chacun ses Maldiney.

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe. Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble (IGA), il est responsable du Master Innovation et territoire et Président fondateur du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, l'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

⁶⁸ O. Frérot, *Nos institutions publiques à bout de souffle*, Marseille, Centre littéraire d'impression provençal, 2014.

⁶⁹ T. Paquot et C. Younès, op. cit. 70. E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF, 1990.

Citer l'article :

Gwiazdzinski L., 2016, « La géographie à l'épreuve de l'exister », in Younes C. Frérot O., 2016, *A l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney*, Paris, Herrmann, pp. 277-294

Contact :

lucmarcg@gmail.com